

Zeitschrift: Films : revue suisse de cinéma
Herausgeber: Mediafilm
Band: - (2002)
Heft: 10

Rubrik: Télévision

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. [Mehr erfahren](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. [En savoir plus](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. [Find out more](#)

Download PDF: 29.06.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

Terminator aux yeux de velours

Découverte il y a un an à peine, la série «Dark Angel», produite par James Cameron, brille déjà de ses derniers feux.

Par Bertrand Bacqué

Un joli minois – qui a les traits de la sémillante Jessica Alba – se faufile à pas de loup dans Manticore, base militaire ultrasecrète, afin de mettre un terme aux agissements de professeurs fous qui mettent sur pied une armée de supersoldats, faite de clones et d'hybrides transgéniques. Nous ne sommes pas sur l'île du Docteur Moreau, mais au début de la deuxième saison des aventures de «Dark Angel», créée en 2000 par James Cameron, réalisateur de «Titanic» mais aussi et surtout de «Terminator» I et II, avec lesquels la série partage de nombreuses obsessions.

Veine postapocalyptique: nous sommes en 2019 (petit clin d'œil à «Blade Runner» de Ridley Scott?), dix ans après «l'impulsion magnétique» qui a plongé l'Amérique dans un chaos tant économique que social. Des mutants plus ou moins fréquentables, telle Max, alias «Dark Angel», sorte de Terminator aux yeux de velours, fruit du croisement entre l'homme et le félin, sœur cadette de Catwoman. L'Amérique n'est que ruines, livrée à une anarchie qui favorise la guerre des gangs et les luttes fratricides entre groupes paramilitaires. En quête d'identité, Max se compose une famille de redresseurs de torts, toujours

prêts à en découdre avec les sbires de Manticore que dirige John Savage, admirable dans le rôle du méchant. Quant à ses histoires de cœur, elles sont toujours parties remises – public adolescent oblige.

Pourquoi, dès lors, la Fox met-elle si vite un terme à cette série qui s'est déjà taillé un franc succès et une horde de fans, au point d'en faire – expression galvaudée s'il en est – une «série culte». Non pas à cause d'une simple histoire de clonage, d'identité trouble et de sexualité chaotique. Mais l'on peut supposer qu'après le 11 septembre, l'image d'une Amérique effondrée, mise à terre par des terroristes et transformée en état policier répressif, n'est pas du meilleur goût. D'autant que, comme dans «Aux frontières du réel» («X-Files», série parvenue à terme après neuf saisons), l'ennemi est intérieur, plus ou moins lié à l'Etat et joyeux manipulateur d'ADN. A ces délires paranoïaques, l'Amérique de Bush préfère sans doute «Alias» qui exploite à fond la menace exotique, parlant arabe de préférence, nous renvoyant ainsi aux bons vieux schémas de la guerre froide. Que les fans de Max Guevara (sic) se rassurent: la magie de la télé, c'est de rediffuser à satiété!

«Dark Angel». M6, le samedi à 20 h 50.



«Bulworth»

«Bulworth»

de Warren Beatty

Warren Beatty n'a jamais été assez applaudi pour ce film, l'un des plus improbables et courageux du cinéma hollywoodien. L'acteur-auteur, à qui l'on prêtait alors des ambitions présidentielles, enterrait toute illusion avec cette satire rageuse et désespérée de la politique américaine. Il y incarne un candidat déprimé qui décide, en pleine campagne électorale, de dire toute la vérité en adoptant le langage des exclus (le rap), avec des résultats étonnants. Après «Reds», la nouvelle preuve d'un talent chroniquement sous-estimé. (nc)

«Bulworth» (1998). Avec Warren Beatty, Halle Berry, Don Cheadle, Paul Sorvino... TSR1, 1^{er} octobre, 20 h 40.

«Chronique d'une disparition»

d'Elia Suleiman

Produit par la très précieuse ITVS (Independent Television Service), le premier long métrage du cinéaste palestinien Elia Suleiman a déjà en germe tout ce qui fait la singularité de sa sublime «Intervention divine» (Prix du Jury cette année à Cannes), dont la sortie est prévue à fin octobre: ironie fine mais massacrante, gags d'observation désespérée (une sorte de Tati politisé malgré lui), implication directe du cinéaste dans le film, etc. (va)

«Chronique d'une disparition» (1998). Avec Suleiman, Ola Tabari, Nazira Suleiman, Fuad Suleiman... Arte, 9 octobre, 22 h 45.



«Chronique d'une disparition»



«Maîtres et esclaves»

«Maîtres et esclaves»

de Bernard Debord

Ce documentaire est une plongée dans l'enfer de l'esclavage, pratiqué aujourd'hui encore par les tribus touaregs. Sans autre commentaire que celui de la caméra, Bernard Debord suit les interventions de Timidra, une association humanitaire nigérienne qui libère les esclaves. Nous découvrons Boulboulou qui demande réparation pour dix-huit ans de servage, et Tumajet qui, grâce à l'association, récupérera sa fille toujours captive. C'est au choc des cultures que nous assistons ainsi, tout autant qu'à la disparition de pratiques plusieurs fois millénaires. (cp)

«Maîtres et esclaves» (2002). TSR2, 15 octobre, 23 h.

«Quai des Orfèvres»

de Henri-Georges Clouzot

Moins fascinant par son intrigue que par ses atmosphères, «Quai des Orfèvres» réunit Suzy Delair en chanteuse de music-hall tremoussant son «petit tralala» et Blier en amant vendant son sang pour arrondir les fins de mois. Quand un producteur libidineux convoite Jenny, tout se gâte, mais l'inspecteur (le génial Jovet) se montrera arrangeant. Le réalisme minutieux de Clouzot brille dans ce policier aux mouvements de caméra dignes du «Crime de Monsieur Lange» de Renoir. (chg)

«Quai des Orfèvres» (1947). Avec Suzy Delair, Louis Jovet, Bertrand Blier... Arte, 21 octobre, 20 h 45.



«Quai des Orfèvres»

George Michael pamphlétaire

On peut ne pas aimer la disco aussi efficace qu'insipide de Georgios Kyriacos Panayiotou, ni le personnage de George Michael, ex-Wham! ad aeternam. Mais force est de constater que «Shoot the Dog» est terriblement d'actualité, alors que les bombes anglo-américaines risquent de pleuvoir bientôt sur l'Irak.

Visuellement, nous avons affaire à de l'animation – ce qui n'a rien de nouveau dans l'industrie du clip – située quelque part entre les «Simpson» et «Beavis and Butthead». A terme, et vu le sujet, c'est du dessin de presse satirique que ressortit cette vidéo. Que voit-on précisément? Un George W. Bush complètement immature qui se fait expliquer la situa-

tion par un de ses généraux qui, pour ce faire, transforme l'une de ses chaussettes en marionnette. Un Tony Blair good puppy qui délaisse le lit matrimonial pour obéir au président américain au doigt et à l'œil et se transformer, in fine, en Docteur Folamour des temps modernes. Enfin, un George Michael omniprésent qui, déclinant ses looks successifs (un peu d'autodérision est la bienvenue), traverse le film en invectivant ses protagonistes. Enfin, les clins d'œil à la culture pop abondent: Gerry, Madonna ou Village People sont ainsi convoqués.

C'est aussi fin que les Guignols des grands jours (le clip, bien entendu, a fait scandale outre-Atlantique) mais les pamphlets sont assez rares sur les chaînes musicales américaines pour être signalés. Et si les vidéos de demain donnaient dans le politiquement incorrect? (bb)



Florence Viala et Bruno Solo dans «Macho Blues» de Jacques Akchoti

A la TSR, macho, Black et Heidi d'ici !

Sous le label Le Film d'Ici, la TSR présente sa collection d'automne. En clair, des (télé)films tournés en terre helvétique. Après «Le hasard fait bien les choses», arrive «Macho Blues» en octobre, «Kadogo» en novembre et «Heidi» en décembre. Et la liste n'est peut-être pas close !

Par Françoise Deriaz

«**E**n 2001, la TSR a coproduit quatre téléfilms, ainsi que trois films de cinéma. Jusqu'ici, aucune case spécifique n'existait pour ce genre de films suisses populaires. Nous avons donc décidé de tenter l'expérience de les présenter une fois par mois en prime time à TSR1, sous le titre Le Film d'Ici. Si les résultats sont satisfaisants, nous continuerons l'année prochaine», explique Philippe Berthet, responsable de l'Unité production fiction de la TSR.

Inauguré le mois dernier par «Le hasard fait bien les choses» de Lorenzo Gabriele, avec Jean-Claude Brial (voir *Films* n° 1, décembre 2001), Le Film d'Ici n'est pas une case réservée aux cinéastes suisses, mais bien aux films populaires qui sont tournés en Suisse, notamment romande», souligne Philippe Berthet, qui précise: «Par exemple, «Le voyage de la grande duchesse» de Joyce Buñuel, diffusé en septembre, a été entièrement tourné à Genève, à l'ONU. Ce film, comme «Merci pour le chocolat» de Claude Chabrol, a parfaitement sa place dans cette case, de même que certains longs métrages documentaires susceptibles de recueillir une large audience.»

«Macho Blues», production suisse

Le scénario de «Macho Blues», signé Jacques Akchoti, a été concocté dans le cadre de l'Atelier d'écriture Nous les Suisses (dirigé par le même Jacques Akchoti), dont la TSR est partenaire. Le téléfilm est également coproduit par la chaîne, mais l'initiative en revient à un indépendant, Robert Boner, de la société de production lausannoise Ciné Manufacture, à qui l'on doit aussi «Les petites fugues» d'Yves Yersin, «Sauve qui peut (la vie)» de Jean-Luc Godard, «Le petit Prince a dit» de Christine Pascal, pour ne citer que quelques-uns des titres qui jalonnent une longue carrière.

Avec «Macho Blues», le Français Jacques Akchoti signe aussi la réalisation de son premier long métrage. Sur le ton de la comédie – parfois un peu forcée –, il aborde le sujet sensible de la stérilité masculine. De

prime abord, François (Bruno Solo), professeur de biologie, apparaît comme le mari et le père idéal: il offre des fleurs à sa femme Catherine (Florence Viala), virevolte autour des fourneaux ou s'occupe du bébé de sa sœur. La révélation de la paresse de ses spermatozoïdes dévoilera une autre facette de cet homme atteint de plein fouet dans sa virilité.

Drôle de bande de spermatozoïdes!

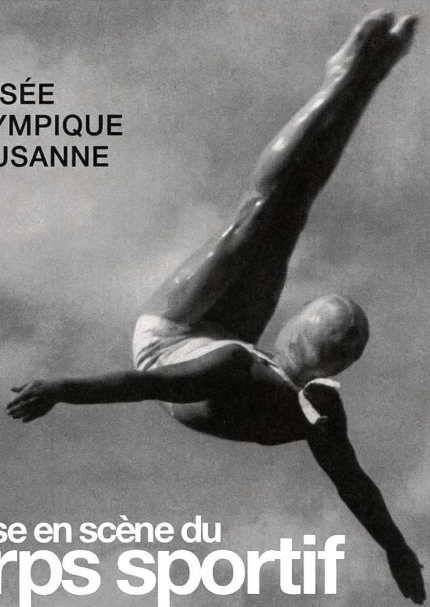
Dans la veine d'un Nanni Moretti, et de «Palombella rossa» en particulier, une formidable idée de scénario ponctue le récit de scènes de piscine où François, entouré de dizaines d'hommes en maillot de bain affublés de bonnets de poupon (dans le rôle de ses spermatozoïdes!), vit ses conflits de conscience au vu et au su de tous. Cette bande chahuteuse est emmenée par le terrible Docteur Goldmann (Jean-Luc Bideau), spécialiste de la fécondation in vitro, autant dire fabricant de bébés-robots!

La mise en scène et la photo, bien que soignées, révèlent forcément qu'il s'agit d'un téléfilm, dont les conditions de tournage n'ont rien à voir avec celles du cinéma (en moyenne, huit minutes utiles tournées par jour contre deux pour le grand écran!). «Macho Blues», comme «Kadogo» (qui relate la fugue d'un jeune Black, voir *Films* n° 7, juin-juillet 2002, p. 51), sera également présenté dans le cadre du Festival Cinéma tout écran de Genève (voir p. 40). Quant à «Heidi», dernier titre figurant au programme 2002 de Film d'Ici, c'est le seul film de cinéma (voir *FILM* n° 20, avril 2001). Cette petite Heidi-là n'est autre que l'héroïne nationale des Helvètes, mais transplantée en l'an 2002.

TSR1, Le Films d'Ici, 20 h 05. «Macho Blues» de Jacques Akchoti, 9 octobre. «Kadogo» de Nicolas Wadimoff, 13 novembre. «Heidi» de Markus Imboden, 25 décembre.



MUSÉE OLYMPIQUE LAUSANNE



La mise en scène du corps sportif

Exposition du 10 octobre 2002 au 23 février 2003

Visites guidées adultes/jeune public
Colloque «Images de la femme sportive» (cinéma, affiches, jeux vidéo) le 17 janvier 2003

Photo: Dorothy Poynton - HLL, Bern 1938, Italia © OOI Collections Musée Olympique/Laurent Furel - Design: Nicolas Zentgraf

Ouvert tous les jours de 9h à 18h
Fermé le lundi d'octobre à avril
Parkings: Hôtel Beau-Rivage et Place de la Navigation
www.olympic.org